

Les Palmiers des Antilles Françaises

Par *Pierre-Olivier ALBANO*

Filles des grands océans et de la force cataclysmique des volcans, les petites Antilles forment un chapelet d'îles reliant l'Amérique du Sud aux Grandes Antilles, selon un arc qui trahit l'affrontement de deux plaques tectoniques en mouvement.

Sur le plan géologique, il existe en réalité deux arcs légèrement décalés l'un par rapport à l'autre.

Le premier, plus ancien, est formé de vieux volcans depuis longtemps affaissés sous le niveau des eaux et recouverts de récifs coralliens. Il a donné naissance, suite à des fluctuations du niveau des eaux, à des îles calcaires. Ce sont par exemple, Marie-Galante, Grande-Terre et La Désirade en Guadeloupe, Saint Barthélemy, Saint-Martin et Anguilla, un peu plus au nord.

Le deuxième de ces arcs antillais, largement superposé au premier, mais de formation plus récente, est formé d'îles montagneuses et de volcans dont certains sont encore en activité. C'est là l'essentiel des îles : Montserrat (dont la capitale a été rasée par une éruption en 1995), la Basse-Terre de Guadeloupe et sa Soufrière, la Dominique avec son lac en ébullition, la Martinique et sa fameuse Montagne Pelée, dont l'éruption détruisit Saint-Pierre en 1902, l'île de Sainte-Lucie, plus au sud, avec ses deux pitons volcaniques, etc...

L'histoire tourmentée de ces terres a laissé à la France la Martinique, l'archipel de la Guadeloupe avec ses îles environnantes (Les Saintes, Marie-Galante, La Désirade), ainsi que, au nord de l'arc antillais, les petites îles de Saint-Barthélemy et de Saint-Martin (pour les deux-tiers, le reste étant hollandais).

Saint-Martin et Saint-Barthélemy connaissent un climat trop sec et une superficie trop limitée pour que la famille des palmiers y soit représentée de façon généreuse.

On y trouve toutefois le Latanier à balai (*Coccothrinax barbadensis*), espèce largement répandue dans toutes les petites Antilles. Il est possible que d'autres espèces de palmiers y aient poussé à l'état naturel avant l'arrivée des Européens, comme le *Leucothrinax morrisii* (ex *Thrinax morrisii*) amateur de sol calcaire, mais il ne semble pas en rester de traces aujourd'hui.

On y rencontre néanmoins des populations redevenues sauvages de « Latanier à chapeau » (*Sabal causiarum*) introduit à Saint-Barthélemy en 1890 par le Père Morvant pour fabriquer des amarres avec ses palmes fibreuses. On en fait aujourd'hui des chapeaux et d'autres objets tressés, proposés comme souvenirs aux touristes.

À présent, Saint-Barthélemy et surtout Saint-Martin, reçoivent par containers entiers des palmiers en provenance de la Floride toute proche, afin de répondre à une demande très forte pour les villas de luxe et les nombreux hôtels qui génèrent l'essentiel de leur activité économique.



Légende des photos de la page 2 – photos **Pierre-Olivier ALBANO** ©

1 – <i>Sabal causiarum</i> sub-spontané à Baie Nettlé, Saint-Martin	2 – <i>Syagrus amara</i>
3 – <i>Acrocomia aculeata</i> chargé de fruits cultivé à la Palmeraie de Morne Rouge, Martinique	4 – <i>Syagrus amara</i> , jeune plante en culture

De nombreuses espèces arrivent ainsi, en plus ou moins bon état, sans parfois qu'on ait pris soin de bien les choisir. J'en veux pour exemple ces pauvres *Wodyetia bifurcata* jaunissant inexorablement sur un sol calcaire qu'ils supportent très mal. Sont aussi arrivés, dans les cales des navires, des certaines de cocotiers, de palmiers royaux (*Roystonea oleracea* et *R. regia*), de palmistes multipliant (*Dypsis lutescens*), de « Royal-nain » (*Adonidia merrillii*), de *Phoenix roebelenii*, de dattiers (*Phoenix dactylifera*), etc.

Plus au sud, dans les deux îles principales des Antilles françaises, neuf espèces de palmiers, appartenant à huit genres différents, se rencontrent à l'état sauvage. Aucune n'est endémique, puisqu'on les retrouve, les unes ou les autres, sur d'autres îles avoisinantes. Certaines de ces espèces ont d'évidentes affinités caribéennes et sont, à l'origine, arrivées du nord.

C'est le cas de notre Latanier à balai (*Coccothrinax barbadensis*), que l'on rencontre en grand nombre à la fois en Martinique et en Guadeloupe - dépendances comprises - dans les zones relativement sèches et exposées. On le trouve facilement dans les forêts caducifoliées du sud de la Martinique, ainsi que dans les zones côtières atlantiques, et sur toute la Grande-Terre de Guadeloupe, avec des peuplements denses dans certaines régions comme la pointe de la Grande Vigie à l'extrême nord. Le nom commun vient tout simplement du fait que ses belles palmes en éventail, magnifiquement argentées sur leur face inférieure, servent à fabriquer de rustiques balais traditionnels, proposés au prix de 5 € sur les marchés de Fort-de-France et de Pointe-à-Pitre. C'est un brave palmier, très facile à cultiver et très adaptable, capable de survivre à des périodes de sécheresse prononcée aussi bien qu'aux embruns constants des bords de mer. Il ploie jusqu'au point de rupture sous les vents cycloniques, sans jamais céder.

Autre palmier local dont les nobles origines sont éminemment caribéennes : *Roystonea oleracea*. Ce palmier royal, sans doute le plus imposant du genre et certainement le plus gros de la flore insulaire, ne semble plus vraiment exister à l'état originel sur nos îles. Plusieurs populations sauvages ont été identifiées en Guadeloupe comme en Martinique, mais il est douteux qu'il s'agisse de peuplements primaires. On sait que cette espèce affectionne particulièrement les terrains riches, profonds, plats et humides, mais ces terres fertiles ont été défrichées depuis des siècles au profit de l'agriculture. On ne saura donc jamais si *Roystonea oleracea* les peuplait vraiment, et quelle importance il avait sur nos Îles. Son statut même d'indigène pourrait sans doute être discuté.

Comme ailleurs sous les tropiques humides, ce palmier est planté en abondance dans les parcs, les jardins, et le long des routes. Sa croissance étonnamment rapide, ses grandes capacités d'adaptation et surtout son port majestueux en font un arbre très largement apprécié.

Présent dans toutes les zones semi-sèches d'Amérique tropicale, *Acrocomia aculeata*, appelé ici Gru-Gru, n'a pas omis de coloniser les Antilles. Victime de ses épines acérées dont il est entièrement couvert dès son plus jeune âge, il a été presque entièrement éradiqué en raison du danger qu'il présente tant pour les hommes que pour le bétail. Avec bonheur, il arrive que l'on surprenne encore, le long des ravines difficiles d'accès, une palme plumeuse de « Grougrou » se balançant au gré des alizés. Il est grand temps de replanter ce palmier magnifique, de croissance extrêmement rapide et capable de résister à un « carême »⁽²⁾ sévère sans aucun arrosage.

La Grande-Terre de Guadeloupe abrite des *Acrocomia* dont certains caractères semblent pouvoir les distinguer des autres membres de l'espèce. Certains botanistes ont baptisé ces palmiers selon le nom amérindien de la Guadeloupe⁽³⁾ : *Acrocomia karukerana*. Toutefois, si l'on s'en tient à la nomenclature botanique en vigueur, *Acrocomia karukerana* n'est pas considérée comme une espèce à part entière mais comme une simple variation de population au sein de l'*Acrocomia aculeata*.



Légende des photos de la page 4 – photos **Pierre-Olivier ALBANO** ©

5 – <i>Aiphanes minima</i> sur les hauteurs de Saint-Joseph, Martinique	6 – <i>Aiphanes minima</i> jeune plante adulte en sous bois (Martinique)
7 – <i>Prestoea acuminata</i> var. <i>montana</i> nanifiés sur les pentes de la Soufrière, Guadeloupe	8 – <i>Prestoea acuminata</i> var. <i>montana</i> vers 600 mètres d'altitude, Martinique

Voilà encore une histoire à rebondissements, dont il serait surprenant qu'elle ne connaisse pas une suite prochaine. Des botanistes spécialisés seraient déjà à pied d'œuvre pour réviser cette espèce panaméricaine.

Nous l'avons vu, les petites Antilles forment un pont entre l'Amérique du Sud et les Grandes Antilles. Il n'est donc pas étonnant qu'une partie de la flore soit d'origine sud-américaine.

C'est le cas des *Syagrus*, dont la seule espèce vivant en dehors du continent sud-américain est caribéenne. C'est aussi la plus grande du genre. *Syagrus amara*, fantastique palmier altier d'une beauté saisissante et certainement un des plus admirables de nos Îles.

En Martinique, il était encore au siècle dernier abondant dans tout le sud de l'île. Le Révérent-Père Duss le signale clairement dans sa Flore de 1897. Hélas, l'explosion démographique, la culture intensive de la canne et de la banane, et l'urbanisation galopante dans cette partie de l'île ont eu raison de ces palmiers hors du commun. Nous avons entrepris, au sein de l'association **Ti-Palm'**, de rechercher les derniers peuplements sauvages de *Syagrus amara*. Hélas, nous n'en avons identifié qu'un seul à ce jour, en forêt semi-sèche poussant à flanc de colline derrière la ville du Marin.

Fort heureusement, ce palmier est beaucoup plus commun en Guadeloupe, où il pousse à foison dans la forêt humide du Parc National et peut être très facilement observé le long de la route de la Traversée qui, comme son nom l'indique, traverse la Basse-Terre de part en part. Nous avons remarqué que les graines des populations guadeloupéennes de *Syagrus amara* sont plus petites que celles de la Martinique. Il est intéressant de constater que cette espèce très adaptable se rencontre aussi bien au sein de forêt semi-sèche de basse altitude qu'en forêt humide de moyenne altitude. En créole, on l'appelle « Ti-Coco », par allusion aux grosses graines qu'il produit et qui ressemblent étrangement à de petites noix de coco.

Si les plantules sont abondantes dans la nature, la germination est plus problématique en culture. Les fruits énormes semblent attirer toutes sortes d'insectes, dont certains pénètrent dans les graines pour y dévorer l'amande. Dans les deux îles, ces palmiers majestueux ont été plantés çà et là dans les vieux parcs et aux abords des grandes habitations créoles. Ils ont traversé le temps et survécu à des dizaines de cyclones pour parvenir jusqu'à nous, atteignant souvent des hauteurs vertigineuses. Heureusement, les amateurs de palmiers remettent ce palmier local au goût du jour, enhardis par sa croissance particulièrement rapide une fois passé le stade juvénile.

Aiphanes minima (anciennement *Aiphanes erosa*) est aussi un palmier aux origines sud-américaines, qui possède de nombreux cousins co-génériques sur les versants arrosés des Andes. Comme tous les membres de ce genre, il est extrêmement épineux, du bas du tronc jusqu'au limbe des feuilles, et ce, dès les premières années de sa vie.

C'est une espèce très variable, qui fait l'objet d'une révision botanique approfondie menée par le Jardin Botanique Tropical Fairchild de Miami. Il est vraisemblable que plusieurs variétés seront prochainement reconnues. Ce travail nous permettra de mettre un nom plus précis sur les populations très différentes les unes des autres que l'on peut observer en Martinique.

Dans certaines zone d'altitude, on trouve ce petit palmier en si grand nombre dans les sous-bois, qu'il vaut mieux regarder à deux fois avant de se rattraper à un tronc en cas de chute : cela équivaldrait à saisir un oursin à pleines mains !



Légende des photos de la page 6 – photos **Pierre-Olivier ALBANO** ©

<p>9 – <i>Euterpe broadwayi</i> détail de l'inflorescence, Morne Jacob, Martinique</p>	<p>10 – <i>Euterpe broadwayi</i> sur les flancs du Morne Jacob (Martinique). Les autres palmiers sont <i>Prestoea acuminata</i> var. <i>montana</i>.</p>
<p>11 – <i>Geonoma undata</i>, sujet juvénile non loin du sommet de la Soufrière, Guadeloupe</p>	<p>12 – <i>Geonoma interrupta</i> Massif de la Soufrière, Guadeloupe</p>

Sur les versants les plus arrosés de la côte nord atlantique, presque jusqu'au niveau de la mer, poussent des ***Aiphanes minima*** aux dimensions bien plus importantes. Certes, le climat favorable y est sans doute pour quelque chose, mais peut-être aussi s'agit-il là d'une variété différente ? On trouve une toute petite population d'une forme équivalente dans une forêt semi-sèche de bord de mer à Trois Rivière, dans l'extrême sud de la Basse-Terre de Guadeloupe. Mais il n'y a là qu'un seul palmier adulte, sans doute planté il y a fort longtemps sur ce site d'une ancienne habitation agricole, et un climat trop sec pour que nous puissions conclure à une population sauvage. C'est donc très probablement un peuplement sub-spontané, le seul de cette espèce en Guadeloupe, qui ne compte donc pas ***Aiphanes minima*** dans sa flore indigène au sens strict.

Sur les versants les plus humides des deux îles, du niveau de la mer jusqu'au sommet des pitons ventés, une espèce de palmier se rencontre communément, elle aussi, au travers de variétés qui seront bientôt nommées avec précision.

Il s'agit du palmiste-montagne, (ou palmiste blanc) ***Prestoea acuminata* var. *montana***, commun à toutes les îles humides des Antilles, petites et grandes. Cette espèce se trouve aussi sur les versants arrosés des Andes dans la moitié nord de l'Amérique du Sud.

C'est une espèce très variable, certaines populations produisant de magnifiques inflorescences rouges, d'autres, sur les sommets des pitons, ne dépassent pas 1 ou 2 mètres de haut, nanifiées par les conditions climatiques très difficiles. Dans de bonnes conditions de culture, c'est un beau palmier qui rappelle un peu le kentia (***Howea forsteriana***) au stade juvénile. Comme ce dernier, il semble préférer les climats frais, en particulier les sujets issus de populations d'altitude. Hélas, il n'est jamais cultivé dans les jardins aux Antilles, où il devrait pourtant trouver sa place, à l'ombre dans les premières années, sur un sol bien drainé mais abondamment arrosé. Son chou est comestible, comme celui des ***Euterpe*** auquel il est étroitement apparenté.

Le genre ***Euterpe*** est représenté sur nos îles par une espèce d'altitude, majestueuse, devenue presque sacrée pour les amateurs de palmiers : ***Euterpe broadwayi*** (anciennement ***E. dominicana***). Abondant sur l'île de la Dominique voisine, située entre les deux départements français, ce palmier est très rare chez nous.

En Martinique, il ne pousse qu'en très petit nombre sur le Morne du Lorrain et sur le Morne Jacob, dans la moitié nord et montagneuse de l'île, jamais en dessous de 400 m d'altitude.

En Guadeloupe, il n'était connu que d'une seule population sur un flan de la montagne dite « Mamelles Petit-Bourg », dans le centre de la Basse-Terre, jusqu'à ce qu'Olivier Reilhes ⁽¹⁾ ne le découvre aussi dans la vallée du Carbet, à proximité de la 2^{ème} chute.

C'est un palmier méconnu, pourtant splendide, un des plus grands et des plus beaux qui peuplent les petites Antilles. Il porte de grandes palmes régulières aux folioles retombantes, jaillissant à l'extrémité d'un long manchon blanc, prolongeant lui-même un stipe lisse et droit, annelé dans sa partie supérieure. En réponse à un environnement pentu et extrêmement humide, il développe un cône de racines adventives rouge vif, très caractéristique.

Ces palmiers rares ne poussent que dans des zones très difficiles d'accès, si bien que nous avons eu le plus grand mal à nous rendre au pied de quelques uns de ces géants, après avoir progressé à la machette dans l'enchevêtrement de la végétation.

De cette expédition, nous avons ramené six plantules. Un an après, une seule a survécu, entre les mains expertes de notre ami palmériste Andy Peter, et au grand désespoir des autres passionnés. Il est fort probable que nous aurons beaucoup de mal à cultiver dans nos jardins tropicaux de basse altitude ce palmier montagnard, habitué à des températures fraîches tout au long de l'année.

Nous connaissons peut-être les mêmes difficultés pour cultiver dans les zones basses les deux espèces de ***Geonoma*** qui peuplent les montagnes de nos îles. La plus petite des deux, ***Geonoma interrupta***, appelé ici « ailes à ravet » ⁽⁴⁾, est une espèce cespiteuse de sous-bois, qui se rencontre dans

les zones les plus humides, sur les flancs de la Soufrière et de la Montagne Pelée. Quant à l'autre espèce du genre, **Geonoma undata**, c'est un palmier plus gros, solitaire, que l'on trouve encore plus haut en altitude, sur la Soufrière de Guadeloupe et sur les Pitons du Carbet à la Martinique. En dehors des Antilles, ces deux espèces ont une aire de répartition très vaste qui comprend des régions montagneuses tropicales d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud.

Comme souvent, nul n'est prophète en son pays ! À l'exception du palmier royal (**Roystonea oleracea**), les palmiers locaux n'ont pas la vedette dans les jardins des Antilles. On leur préfère les cocotiers (**Cocos nucifera**), les multipliants (**Dypsis lutescens**), les royal-nain (**Adonidia merrillii**), les palmiers rouges (**Cyrtostachys renda**), les lataniers du Japon (**Livistona chinensis**), ceux du Pacifique (**Pritchardia pacifica**), les dattiers nains (**Phoenix roebelenii**), les caryotes (**Caryota mitis** et **C. urens**), les **Ptychosperma**, les **Archontophoenix alexandrae**, les **Syagrus romanzoffiana**, les **Licuala grandis**, les **Livistona rontundifolia** tous communs, depuis longtemps en culture ici.

Dans les vieux parcs et les jardins des anciennes habitations, on trouve aussi des **Corypha** (**C. umbraculifera** et **C. utan**), différentes espèces de **Phoenix**, des palmiers bombonne (**Hyophorbe lagenicaulis**) et bouteille (**Hyophorbe verschaffeltii**), des wassaï (**Euterpe oleracea**) en provenance de Guyane, des lataniers de La Réunion (**Latania lontaroides**) ou de Saint-Barthélemy (**Sabal causiarum**).

Plus récemment, ramenés de voyages ou importés par les amateurs de palmiers malgré l'interdiction préfectorale en vigueur dans les quatre départements d'Outre-Mer, des centaines d'espèces de palmiers sont peu à peu arrivées dans les jardins antillais. Avec, en tête de bataillon, les incontournables malgaches (**Bismarckia nobilis**, **Dypsis decaryi**, **Dypsis mada-gascariensis**, d'autres **Dypsis** plus rares), des australiens bien connus (**Wodyetia bifurcata**, **Carpentaria acuminata**, **Normanbya normanbyi**...), sans parler d'une nuée de **Washingtonia robusta** qui semblent avoir trouvé sur la terre des Antilles un nouvel Eldorado.

Les plus grosses collections regroupent déjà plus de 300 espèces, et, après un an et demi d'existence, l'association des amateurs de palmiers des Antilles et de la Guyane, **Ti-Palm'**, ne cesse de se développer ! Beaucoup reste encore à accomplir pour faire connaître les palmiers des Antilles et tous les autres que le climat tropical des îles permet de cultiver.

Pierre-Olivier ALBANO

Président de **Ti Palm'**

Trois Ilets, Martinique

poalbano@yahoo.fr

www.tipalm.fr

Notes :

- (1) Olivier Reilhes est le webmaître et le responsable de l'association **Ti-Palm'** en Guadeloupe
- (2) le Carême est le nom que l'on donne aux Antilles à la saison sèche
- (3) Karukera
- (4) « Ravet » est le nom local pour désigner les cafards!

Bibliographie :

- Duss, Flore Phanérogamique des Antilles Françaises, Annales de l'Institut Colonial de Marseille, 1897, (Réédition de la Société de Distribution et de Culture, Fort-de-France, 1972)
- Fournet J., Flore illustrée des Phanérogames de Guadeloupe et de Martinique, CIRAD et Gondwana Editions, Nouvelle édition revue et augmentée, 2002 (édition originale INRA 1978)
- Zona S, James A., Maidman K., Native Palms of Dominica, Palms, Vol. 47 (3), 2003
- James A., The Overtop Palm in Dominica, The Palm Journal, Winter 2005
- Comeau P.L. *et al*, The Palm Book of Trinidad and Tobago, including the Lesser Antilles, The International Palm Society, 2003
- Fiard J.P., Arbres rares et menacés de la Martinique, Conseil régional de la Martinique et Soc. De Géologie et de Botanique de Fort-de-France, 1994
- Sastre C., Breuil A., Plantes, milieux et paysages des Antilles Françaises, Biotope, Mèze, Collection Parthénope, 2007.